



revue étudiante participative - numéro 2

1. Auto-dé-censure
2. Semer
3. Cohérence
4. Communiqué ENSAPC en grève
5. Et chaque jours, selon eux(...)
6. Quand j'entends diplôme
7. CV
8. Quelques règles fondamentales concernant l'amour  
au sein de l'académie
9. La règle et l'exception
10. Self Entrepreneur Poem
11. Questionnaire
12. L'intrus
13. Bouteille à la mère de Guillaume (On trinque?)
14. La Recette
15. General factsheet XF
16. The Exhibitionist
17. Remerciements
18. Appel à la grève contre la précarisation

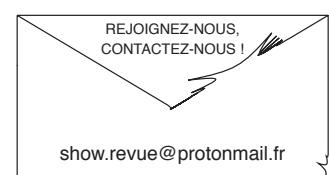
Oélia Gouret  
Vincent Rasclard  
Maël.le

Ethan Assouline  
Fanny Lallart  
Juliette Beau

Noémie Degen & Simon Jaton  
smnbdry  
Elise Legal  
Mathilde Avogadro & Elise Connor

Nono  
Matthias Odin  
Victorien Soufflet  
Flore Mycek

ergy,  
janvier 2020



Simule la féminité. Le maquillage te protègera.  
Enfile une peau, robe noire, jaune ou rouge,  
satinée, moulante, courte ou longue  
Performe l'ambiguïté.  
Marche rapide, fière et déterminée.  
Fais de la nuit ton alliée.

La première fois c'était l'été 2017 en France, dans ma ville d'origine.

Je n'ai pas le courage ni le temps de trouver un job d'été. Ce sont mes dernières semaines avant de déménager en Suisse et je n'ai pas envie d'être un poids financier pour mes parents. Une amie le fait depuis quelques mois et ça se passe bien pour elle. Je poste une annonce, quelques photos que j'ai prises moi-même avec un retardateur et un trépied. Des poses suggestives, on ne voit jamais mon visage. Je reçois des mails, beaucoup de mails. Des pseudos, des faux prénoms. Certains s'appliquent plus que d'autres sur les présentations. Je me sens submergée, j'ai peur, je manque de tout laisser tomber. J'en serai jamais capable. Je ne me sens pas une "vraie" fille, ils vont se rendre compte du subterfuge, c'est certain. Je suis juste celle qui se casse la gueule en skateboard, qui boit trop d'alcool avec ses copains et socialement trop inadaptée pour ce type de performance. Je laisse ma boîte mail secondaire en suspens et y retourne quelques jours plus tard. Nous convenons d'un rendez-vous, une heure et un lieu. Mon amie m'accompagne, au cas où il y ait un problème. On repère un homme debout, lunettes de soleil, cheveux gris. Ça semble être lui. Mon amie me prend dans ses bras et me souhaite bon courage, elle garde mes affaires et m'attend en bas. Je m'approche, les battements de mon cœur sont irréguliers, j'ai envie de courir dans le sens inverse. Je dis "Bonjour", sûrement trop bas parce qu'il met quelques secondes avant de réagir. Il fronce les sourcils et retire ses lunettes de soleil, s'exclame qu'il ne m'avait pas reconnue tout de suite. Nous nous dirigeons vers l'hôtel. La discussion est superficielle. Il me demande depuis combien de temps j'exerce cette activité, je lui mens : "ça fait quelques semaines." Tente également de faire croire que j'ai 22 ans alors que je n'en ai que 20. Dans l'ascenseur de l'hôtel, un silence pesant s'installe. Il me fixe du regard et se rapproche physiquement de moi. À peine arrivés dans la chambre, il me dit de me déshabiller. Il en veut pour son argent, le rendez-vous ne doit pas durer plus de 15 minutes, ainsi il peut payer moins cher. Il me tend mon billet de 50 euros. Je vérifie que c'est un vrai et me déshabille. Me dit que ce qui lui plaît c'est qu'on lui touche les tétons. Je fais comme je peux, mais il me dégoûte profondément. Je ne suis plus qu'une enveloppe charnelle, mon esprit est ailleurs. Je veux juste que ça soit terminé. Sa peau est comme du caoutchouc. Je n'ai pas le temps de réfléchir, il est déjà en moi, et re-sort 2 minutes plus tard. Je me rhabille et sort. C'est fini. Mon amie m'interroge du regard, je ne me sens pas bien. Elle me prend dans ses bras encore une fois, ça me réconforte.

Encore un texte qui pourra alimenter les arguments en défaveur de la prostitution. Je ne crois pas, il s'agit de faire la part des choses. C'est le système capitaliste et patriarcal qu'il faut mettre en cause. Vous le savez. Bien sûr que vous le savez.

[J'ai réalisé une vidéo avec le même texte que celui que tu lis depuis plus ou moins une minute en voix off, Au lieu de "texte", c'était "film". Je l'ai concrétisé et présenté en échange étudiant à Montréal. Je voulais faire un film depuis longtemps sur mon expérience personnelle du travail du sexe, mais je ne me sentais pas de montrer quelque chose d'aussi frontal dans mon école d'art Suisse. Plus de tolérance, moins d'implication émotionnelle.]

Daniel c'est son vrai prénom, il m'explique qu'il est paralysé à partir de la taille, ce qu'il souhaite est, conformément à sa situation, inhabituel. Pas de sexe, pas de pénétration, rien de tout ça. Simplement pouvoir me masser sur un lit, pendant deux heures. 400 euros pour regarder la télévision de l'hôtel à poil et n'avoir rien d'autre à faire, pourquoi pas. C'est vrai qu'on en parle pas, la sexualité des personnes en situation de handicap, ça n'existe pas, on ne veut pas pas se dire que ça existe, ça nous évite d'aborder la question. Alors bien sûr que ce sont les putres qu'ils viennent voir. On est pas mal invisibles de la même manière finalement, ça fait des points communs.

[Le rapport à ce travail a changé depuis que je suis en école d'art. Nous sommes plusieurs je crois, à y voir un aspect performatif. Un autre de l'ordre de l'expérience sociologique. Sociologique en ce sens où je rencontre des hommes que je ne rencontrerais pas dans un autre contexte. Je suis poussée malgré moi à m'intéresser à la vie de ces mecs qui semble en apparence aux antipodes de mes idéaux politiques.]

5 janvier 2018 - 8h58 : Bonjour Juliette, j'espère que vous allez bien ? Je vous souhaite une belle année 2018. Je m'appelle Nicolas je suis français j'ai 27 ans, votre profil m'intéresse énormément, je suis en couple mais je m'ennuie j'aimerai trouver quelqu'un avec qui découvrir de nouvelles choses. Est ce possible d'en discuter ensemble ? Merci par avance --

30 janvier 2018 - 13h38 : J'aimerai beaucoup : Tenir les cheveux, fessées, mettre à 4 pattes, gorge profonde et tenir la tête en même temps, et si tu as des accessoires avec plaisir je suis très ouvert, le but pour moi étant de découvrir de nouvelles choses. Qu'en penses tu ? --

30 janvier 2018 - 14h53 : Pour le scénario je te propose, soit la fille qui vient pour visiter le logement qui fait des allusions car il lui plaît beaucoup et qui essaye de le soudoyer. J'aimerai si cela te dit faire un tour dans le garage c'est un fantasme. Sinon, la fille vierge et naïve qui découvre le sexe ou la fille qui vient pour une séance photo. Tu en penses quoi ? On peut le faire plusieurs fois ?

30 janvier 2018 - 15h06 : Merci de ton retour, cela me convient, tu le vois comment ? J'aimerai beaucoup découvrir de nouvelles choses. Pour le garage ça te plairait ? --

30 janvier 2018 - 15h34 : Sinon j'ai un appareil Polaroid si tu veux des souvenirs des photos --

31 janvier - 16h03 : J'ai vu que tu avais des piercings et tatouages tu en as ou et quoi? --

11 février - 20h27 : Bonjour j'espère que ça va ? Pour demain mon père est absent du coup je te propose qu'on aille là-bas c'est une maison et on sera plus à l'aise ça te va ? --

21 mars 2018 - 15h21 : Bonjour j'espère que tu vas bien ? Je suis désolé de notre dernier rendez-vous qui n'a pas duré très longtemps mais j'aimerais retenter l'expérience car tu m'a beaucoup plu. Quand tu es disponible sur nantes ? Merci par avance

Je sens mauvais, je me sens sale, j'ai la semence séchée d'un parfait inconnu encore étalée sur le ventre. J'ai l'impression que tous les gens du bus savent ce que j'ai fait. Les regards deviennent accusateurs. Je me sens observée. Mais j'ai du pouvoir d'achat sans m'être courbé le dos à la caisse d'un supermarché pendant plusieurs heures d'affilées, sans être épuisée par les cris et les sollicitations des enfants que j'aurais dû garder de 8h à 18h, du lundi au vendredi, sans être surveillée par un patron ou un directeur tyrannique, sans avoir eu à distribuer 800 flyers d'offre promotionnelles à des passants exaspérés.

[Comment parler de nos expériences en tant que travailleur.se.s du sexe, en tant que personnes queer, lesbiennes, bisexuelles, non-binaires, freaks, monstres, minorités invisibles dans le cinéma, l'art contemporain sans jouer le jeu du sensationnalisme ou sans tomber dans un discours libéral ? Le serpent se mord la queue. Visibiliser, mais comment ? Nous ne sommes ni misérables, ni incroyables. Nous sommes souvent privilégié.e.s malgré tout. La récupération bourgeoise se pointe à l'horizon. Jamais très loin. Et nous y participons, sans doute.]

La plupart du temps, ils ne me re-contactent jamais. Le seul que j'ai vu plusieurs fois, c'est Karl, la trentaine, fan de football. Son enthousiasme était tel que je ne pouvais décentement pas refuser un nouveau rendez-vous. La première fois, j'ai cru qu'il m'avait donné une fausse adresse, j'ai attendu devant la porte pendant 20 minutes avant qu'un autre locataire n'entre dans le hall, me permettant d'accéder à son appartement directement. J'ai frappé à sa porte, après un délai de quelques secondes, la porte s'est ouverte brutalement toute seule. J'entrais avec méfiance et presque terreur dans la pièce sombre. Une lumière s'est allumée, grommellement inarticulé. Karl était allongé. Il ne pouvait pas bouger, car tétraplégique. Il m'expliquait comment abaisser la barrière de sécurité de son lit. L'argent était toujours rangé dans une enveloppe dans sa sacoche, j'attendais toujours qu'il me fasse signe de le prendre pour me servir. On passait beaucoup de temps à discuter, de football, des actualités, de musique. Personne ne savait que je venais le voir, ni sa famille, ni ses amis, ni son infirmière. Karl me demandait de nettoyer son ventre avec une lingette et de cacher la capote usagée dans le fond de la poubelle.

[Il y a des choses que je ne pourrais et qu'on ne pourra jamais transmettre dans les films ou l'art. C'est l'expérience de la solidarité pute, l'intangible, l'anxiété, la peur, la brûlure avant les rendez-vous, l'odeur de l'argent, la solitude, la honte, l'adrénaline, la chatte qui gratte, qui pue, qu'on voudrait désinfecter avec de la javel si c'était possible, les dissonances cognitives entre l'activité en elle-même et mes standards affectifs, sexuels, politiques. Les centaines d'heures perdues à répondre à des mails de clients qui ne se pointeront jamais aux rendez-vous. L'ennui. L'addiction, argent facile, soi disant, disons-le, je n'ai jamais réussi à arrêter complètement, même quand j'en ai eu envie.]

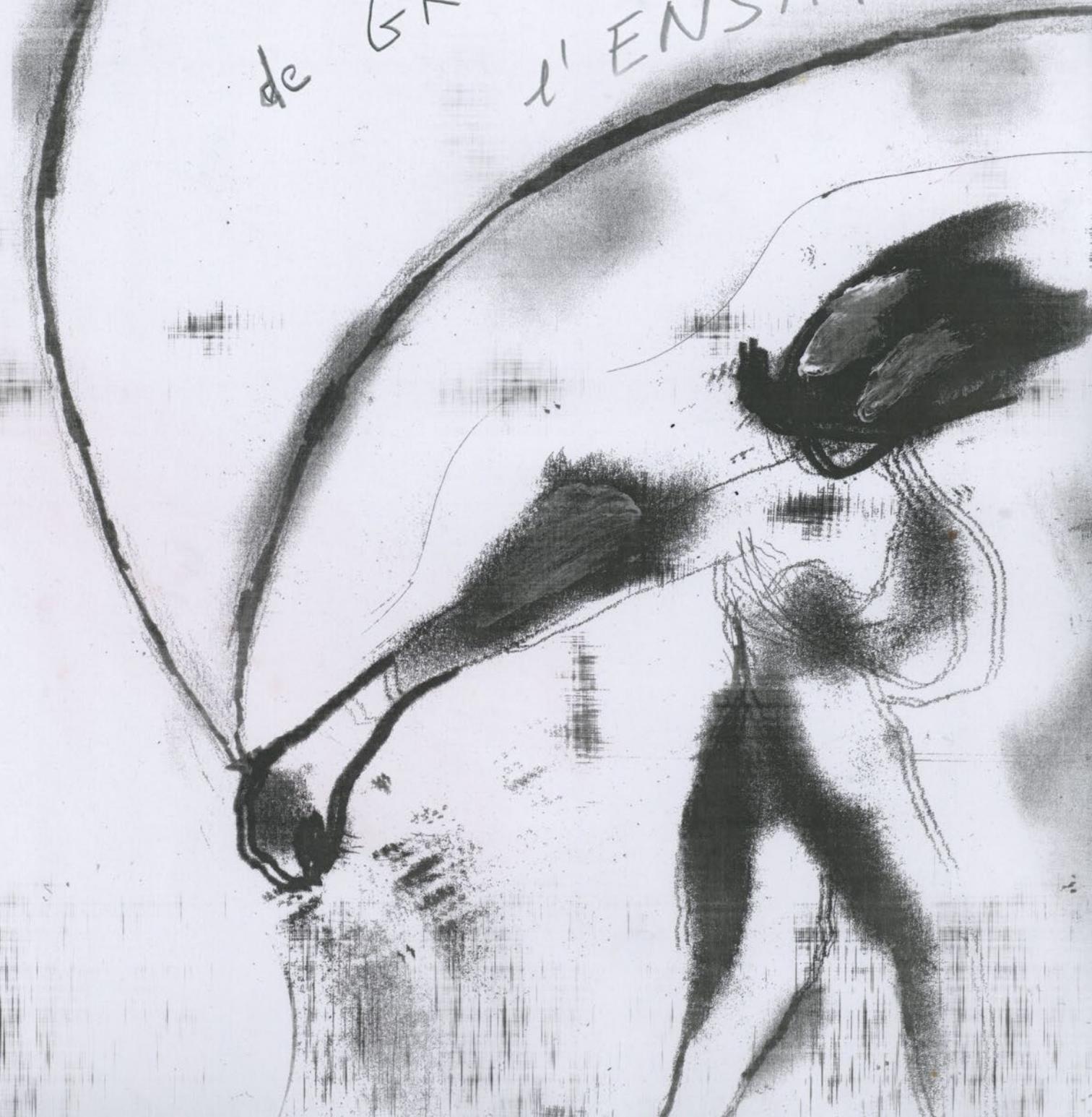
Je pourrais parler de celui qui m'a payée pour boire du champagne, manger de la brioche et me raconter son passé pendant trois heures. Essayer de me remémorer les détails de cet autre rendez-vous, avec ce type dont j'ai oublié le visage, qui voulait me mettre des fessées et que je lui en mette aussi. Ou celui qui voulait que je lui pisse dessus dans la douche d'un hôtel quatre étoiles. L'autre encore, avec son horrible tatouage de visages des personnages phares des films de Quentin Tarantino ornés de tâches de sang. Et puis le gars qui nous a invitées moi et une autre amie escort en soirée privée, ils étaient une dizaine de mecs et nous étions 4 filles, je crois. Ce mec qu'on a laminé avec une amie dominatrice, traîné en laisse, fouetté, brûlé avec de la cire, insulté de tous les noms. J'en ai rencontré beaucoup et peu à la fois, je ne pourrais pas donner de chiffre. Parce que je ne sais plus. Ils étaient agents immobiliers, retraités, informaticiens, banquiers, commerçants, cuisiniers, hommes d'affaires, ouvriers, de gauche, de droite, mais surtout de droite. Riches, de classe moyenne ou précaires. Parfois antipathiques, parfois sympathiques et même touchants. Aux fantasmes variables, plus ou moins surprenants. Souvent repoussants, mais jamais vraiment dangereux. Les hommes qui m'ont manqué de respect ou abusé ne sont pas nécessairement les clients mais les "autres". Je préfère du mauvais sexe payé plutôt que du mauvais sexe gratuit.

C'est Virginie Despentes qui a écrit :

"Faire ce qui ne se fait pas : demander de l'argent pour ce qui doit rester gratuit. La décision n'appartient pas à la femme adulte, le collectif impose ses lois. Les prostituées forment l'unique prolétariat dont la condition émeut autant la bourgeoisie. Au point que souvent des femmes qui n'ont jamais manqué de rien sont convaincues de cette évidence : ça ne doit pas être légalisé."



OUVERTURE  
d'un ATTELIER  
de GRAVURE À  
l'ENSAPÉ





*Semaine de bilan. J'ai distribué ce texte à l'entrée de l'espace où j'accrochais, avant même de rentrer, en disant aux jurys « je reviens dans 10 minutes pour les questions ». Je les laisse, silencieux\*.ses dans la salle, le temps de regarder mon travail. Je reviens au bout de 10 minutes, et propose aux professeur\*.e.s de me poser des questions. Je fais une très courte présentation de mon travail, mes préoccupations du semestre - absurdité et accessibilité - et les questions commencent.*

*À la fin, une des professeures femme, qui avait le sourire aux lèvres depuis le début, dit qu'elle veut faire quelque chose depuis le début et qu'elle pense qu'elle va le faire. Elle se met à chanter « on est là », repris immédiatement par toute les étudiant\*.e.s présent\*.e.s.*

---

### Cohérence

Il serait absurde de faire une œuvre sur l'urgence climatique en utilisant des matériaux polluants, comme il est absurde de vanter l'aspect écologique d'une Biennale qui est financée par Total.

Il est absurde de se plier à la même institution que l'on dénonce la veille en manifestation.

Il est absurde de lutter si l'on est la cause du problème.

Il est absurde de faire des œuvres pro-sociales si l'on met à distance les gens pour qui l'on se bat.

Il est absurde de dénoncer le sexisme si l'on ne se rend pas compte qu'il est ancré en nous.

Il est absurde de s'émanciper si c'est au dépend d'autres personnes.

Il est absurde de dénoncer la bourgeoisie si l'on ne se rend pas compte de notre propre privilège d'être blanc\*.he.

Il est absurde de participer à un système que l'on dénonce.

C'est absurde d'être politisé\*.e mais de ne pas vouloir changer les choses.

Ce serait absurde de faire *comme si de rien n'était*.

C'est absurde de devoir expliquer un travail s'il est fait pour qu'il n'y ait pas d'explication.

**Ce serait absurde que je sois là**, sachant que mon travail est fait pour exister sans moi.

Raconter pour faire comprendre, c'est ça son enjeu.

Je n'ai pas besoin d'être ici et je ne *veux pas* être ici.

Je ne veux pas subir la hiérarchie même si elle est camouflée sous une conversation.

Je ne veux pas risquer des remarques sexistes dans un cadre de travail.

Je ne veux pas me plier à une institution sans pour autant ne plus pouvoir en profiter.

Je veux pouvoir travailler sans contrainte.

J'aimerais que mon école ne soit pas si bourgeoise.

J'aimerais que mon école ne soit pas si blanche.

J'aimerais qu'il y ait moins de professeurs hommes.

J'aimerais que ce ne soit plus la norme.

Je voudrais que tout le monde soit à l'aise, peu importe l'année.

Je voudrais ne plus entendre de propos problématiques.

J'aimerais que mon école soit ouverte, à quiconque a envie de créer.

J'aimerais que tout le monde y ait *vraiment* accès.

J'aimerais aussi ne pas être précaire d'office.

Et puis la fin du patriarcat, du sexisme et du racisme.

La liberté de chaque personne à être, à vivre, à ressentir.

Que les frontières tombent et qu'il nous reste le monde, sur le peu de temps qu'il a.

J'aimerais beaucoup de choses, oui. Mais commençons déjà par ce qui est *accessible*.

---

STOP  
À LA  
COMPLICITÉ  
NÉO-LIBÉRALE  
DES  
ÉCOLES  
D'ARTS

# **EN GRÈVE !**

## **CONTRE CET ÉTAT QUI PRÉCARISE NOTRE PRÉSENT**

Nous sommes fatigué.e.s de ce système qui capitalise sur une mise en concurrence des individus, de ce système raciste, patriarcal, qui renforce les inégalités et la crise environnementale.

On nous demande de renoncer à nos statuts, nos contrats, nos bourses, nos chômage, et aujourd’hui nos retraites.

## **CONTRE CET ÉTAT QUI NOUS DÉPOSSÈDE DE NOS FUTURS**

Aujourd’hui, avec la réforme des retraites, le gouvernement instaure la capitalisation individuelle pour s’attaquer aux solidarités intergénérationnelles, précarisant davantage des pans entiers de la population.

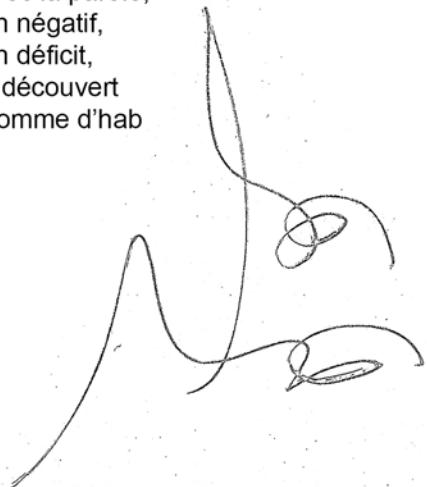
Cette réforme vient d’autant plus fragiliser les plus exposé.e.s d’entre nous : femmes, étudiant.e.s, étudiant.e.s étranger.e.s, étudiant.e.s en situation de handicap, artistes étranger.e.s, racisé.e.s, queer, trans, artistes putés, artistes isolé.e.s, intérimaires, indépendant.e.s sans contrat...

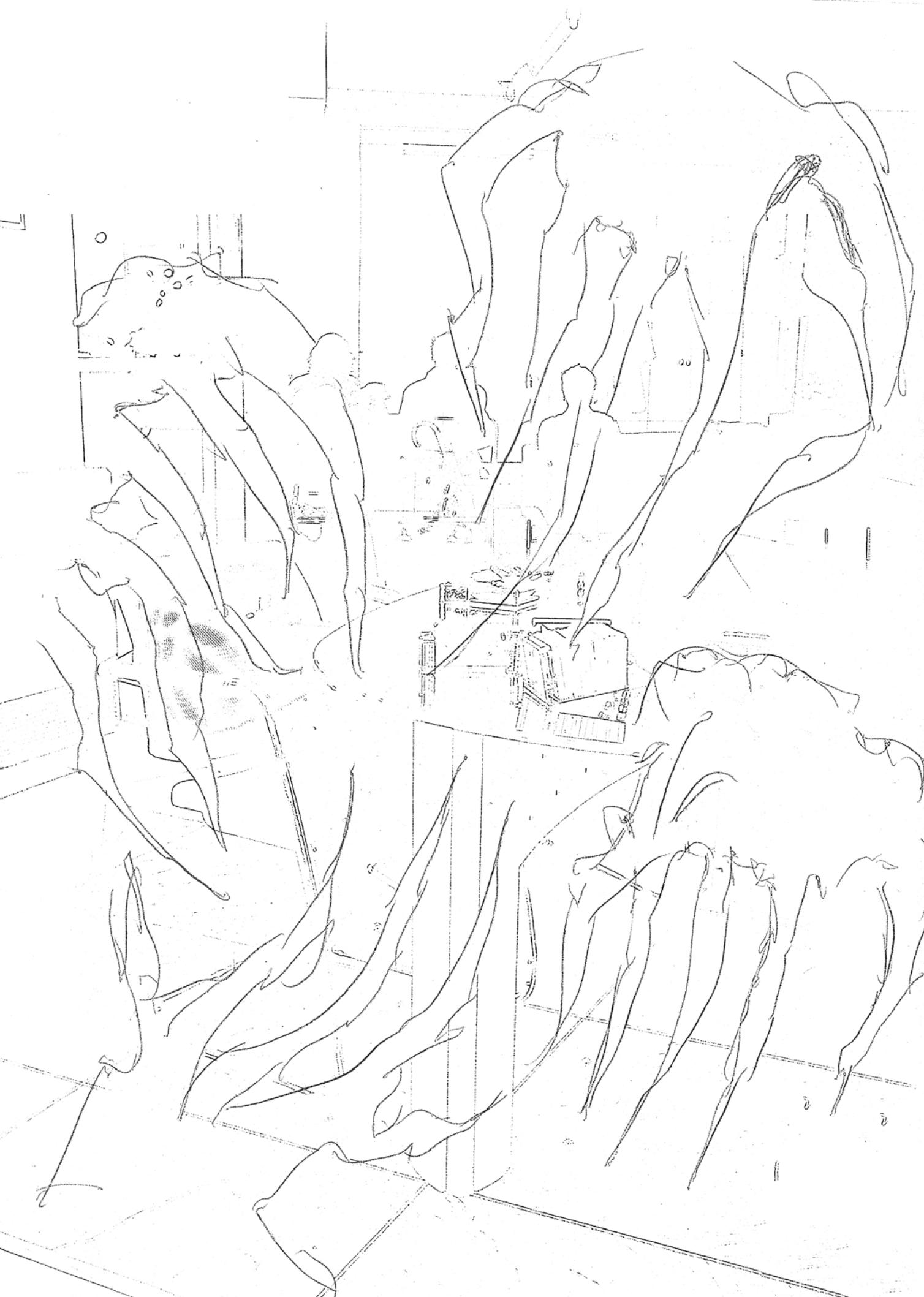
## **CONTRE CET ÉTAT RÉPRESSIF**

Alors que l’université de Tolbiac, « par mesure de précaution et de sécurité », vient d’être fermée et que des troupes de CRS filtrent les entrées de certaines facs pour empêcher la contestation de grossir, nous condamnons les politiques qui précarisent, discriminent, excluent, répriment nos ami.e.s, nos allié.e.s, nos collègues, nous condamnons cet état qui surveille et punit.

NOUS, ETUDIANT.E.S,  
PROFESSEURES,  
ET MEMBRES EN LUTTE DE  
L'ENSAPC,  
**SOMMES EN GRÈVE !**  
Jusqu'à la retraite.

Et chaque jours, selon eux  
Amateurs du contre  
C'est à dire ni pro ni pour,  
Ni professionnels  
Ni positifs  
pourtant prêts et disponibles  
avec la parole,  
En négatif,  
En déficit,  
À découvert  
Comme d'hab





# **Quand j'entends diplôme.**

Dans quelques mois je vais quitter l'école, une institution dans laquelle j'ai passé le plus clair de mon temps ces 20 dernières années et qui à travers mon statut d'étudiante m'indiquait la place que j'occupais dans la société. Non pas que je ne me posais pas la question de ma place dans le monde pendant mes études, mais l'école était le lieu depuis lequel se la poser. D'où me la poserais-je ensuite ? Le chômage, l'auto-entrepreneuriat, l'intermittence, ou l'errance sociale, sont des options probables. Avant le saut dans « le grand bain », celui de la précarité, il m'est demandé de passer un Diplôme National Supérieur d'Expression Plastique.

Plus j'essaie de me projeter dans ce que va être ce moment, plus je me dis que le diplôme est un espace-temps étrange, qui par une série de codes précis ritualise la fin de mon cursus. Placé entre la fin de mes études, et l'entrée dans le dit « monde du travail », le diplôme se fait le pivot entre ces deux temps de vie, et marque symboliquement leur séparation. Ainsi, à la fois témoin de mon passé et passeport pour mon avenir, le diplôme institutionnalise la manière dont nous, étudiant·e·s, allons prendre part à la société.

Le diplôme tel qu'il est construit dans les école d'arts est hérité de la tradition élitiste des grands oraux pratiquée dans les dites « grandes écoles » (telles que Science Po, Polytechnique, l'ENA). La maîtrise de l'oralité est très peu enseignée, elle est considérée comme un acquis et est donc un marqueur social très fort, placé ici au centre de l'exercice. Considéré comme un temps de mise à l'épreuve physique et psychologique, le diplôme rejoue des schémas méritocratiques : il faut passer par une sensation d'inconfort, voir d'éprouvement, pour « mériter » son titre. Mué par des structures hiérarchiques très fortes, l'échange lors du diplôme entre l'étudiant·e et le jury est une manière de renforcer la pleine autorité d'un jury souverain, lui-même choisi par un corps professoral tout-puissant. Cela se manifeste par une verticalité dans la répartition de la parole, une approche du travail sous la modalité du jugement, une supériorité numéraire des membres du jury par rapport à l'étudiant·e, une prise des décisions en huit clos et non consultative qui tombe souvent comme une sentence. Le diplôme n'est pas un moment pédagogique, dans le sens où il n'est pas un temps de transmission mutuelle, mais un rituel de passage autoritaire qui certifie certains travaux et d'autres non.

Le diplôme est presque une négation de la formation que j'ai reçue. La rigidité de sa structure contredit la pédagogie émancipatrice développée au cours de mon cursus. Pourquoi, après 5 années passées dans un établissement, dois-je avoir à justifier ma place dans cette même école ? Puisque c'est bien de cela qu'il s'agit, de dire « j'ai ma place dans cette école, j'ai ma place parmi ces institutions, j'ai ma place parmi vous et j'attends votre approbation pour entrer officiellement dans votre monde ». Une école n'a à ce point pas confiance dans sa formation pour mettre en place cet étrange rituel, qui en 45 minutes prétend pouvoir juger et légitimer cinq années ?

Comme toute instance de validation, le diplôme est donc aussi une instance de normalisation des pratiques. En choisissant d'homologuer des propositions artistiques plutôt que d'autres, le diplôme dicte implicitement ses règles et fixe des attentes. À savoir que les pratiques rentrent dans des cadres pré-existants, c'est-à-dire qui pré-existent à l'étudiant·e. Pour être reconnue, dans tous les sens du terme, ma proposition doit s'inscrire dans des grammaires qui me précédent. Le diplôme est une instance de sélection des pratiques compatibles avec

un ordre des choses bien en place. Nous intégrons progressivement ces attentes dans notre manière de penser notre pratique, le diplôme transforme notre façon de faire de l'art, nous enferme dans des vocabulaires analogues. On assiste à une reproduction des pratiques, un nivellement des manières de raconter, une homogénéisation des figures d'artistes. Pourtant je me dis que ça pourrait être le contraire : ce sont nos manières de faire de l'art, profondément multiples, qui devraient changer le diplôme et transformer l'école.

Je me souviens d'une discussion avec Kevin, il me disait « tout le monde critique le diplôme mais on passe l'année à se préparer, on passe l'année à faire exister ce moment. » Sous-entendu : certes c'est une donnée avec laquelle il faut composer, mais il convient aussi à nous de la changer.

Il faut que la fin des études laisse advenir d'autres manières d'être artiste, d'autres façons de dire, de voir, de faire de l'art.

Qu'elle ne nous demande pas d'exister dans des schémas pré-établis, mais qu'elle nous laisse l'espace pour en inventer d'autres. Ne pas chercher à reconnaître dans les choses ce qu'on connaît déjà, sortir de ce confort là. On nous dit souvent que l'artiste est le·a producteur·ice de sa propre condition, qu'iel s'autodéfinit, fabrique les modalités de son propre métier. C'est parce que le mythe de la liberté plaît, celui de la flexibilité encore plus par les temps qui courrent. Mais on nous raconte moins souvent la bataille que cela représente vraiment quand il s'agit de repenser le rapport au travail, au mérite, à la réussite ou à l'économie. On nous raconte encore moins les parcours dissidents de ceux qui ont pris les chemins de traverses et qui se sont défaits de la langue qui maintient les rapports de force en place.

***Le diplôme doit être autogéré par les étudiant·e·s elleux-mêmes.  
Il doit être un temps d'émancipation collective,  
Un moment pour se donner du courage,  
Une grande fête.***

1)

Oui

Occupez-vous d'une position de pouvoir  
dans un contexte académique?

Non

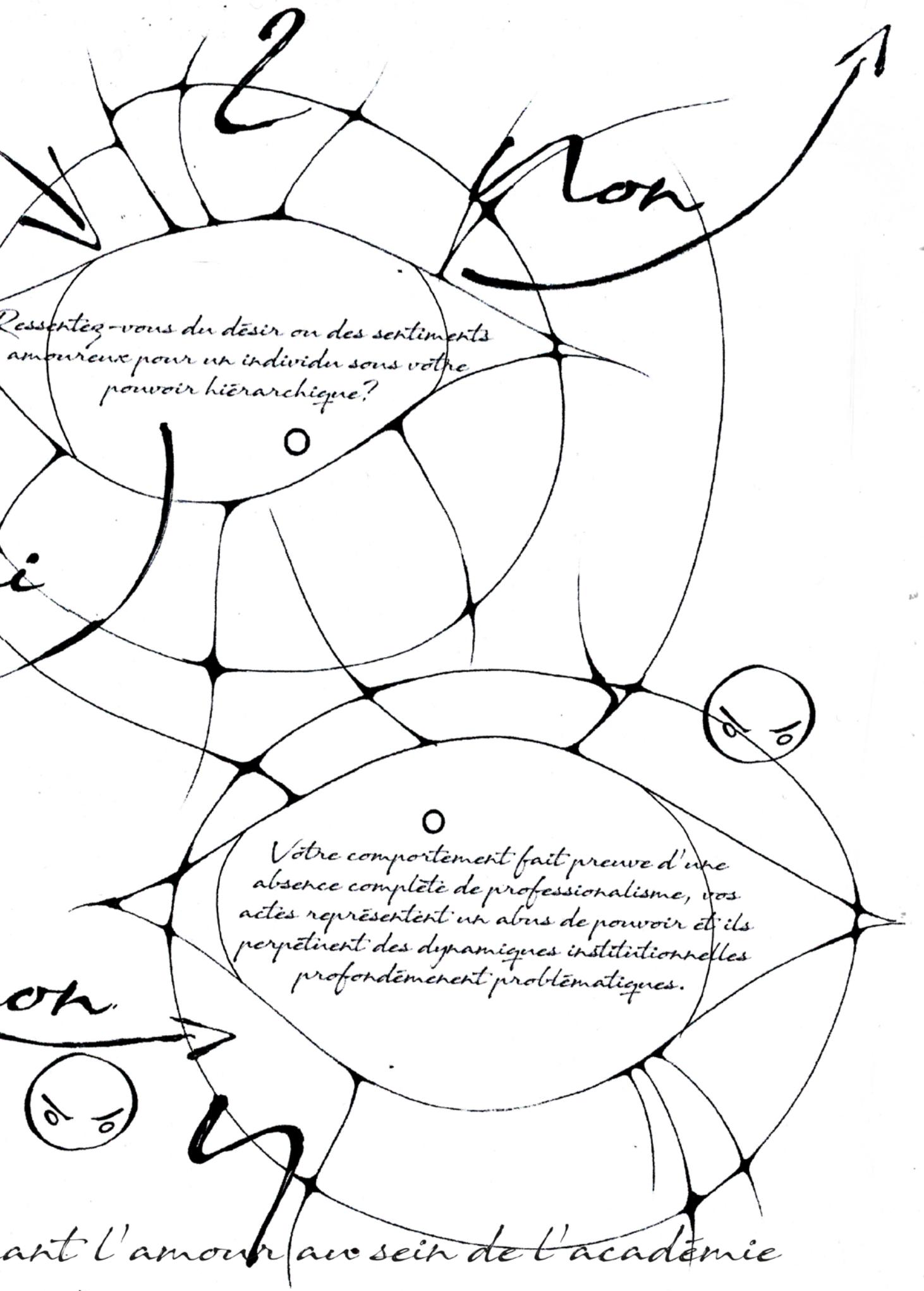
3

Parvez-vous à  
contenir vos ardeurs?

Oui

4

Quelques règles fondamentales concernant





- forte d'une solide expérience de la vie
- étroite association d'esprit d'initiative et de discipline
- prédispositions pour la musique
- talents de potière céramiste
- grandes et fortes mains faites pour le travail
- don pour les maquettes
- grande gestion du stress
- véritable touche-à-tout
- grande flexibilité
- ayant été jeune durant une époque qui ne ressemble à aucune autre
- attirance pour le language imagé
- esprit synthétique
- placée sous la surveillance de la police secrète
- rarement malade
- déléguee de classe
- qualités d'oratrice
- excellente pédagogue, animatrice, organisatrice
- expérimentée dans la décoration d'intérieur
- ayant peu de disciples à proprement parlé
- authentique
- sachant faire force de proposition

## LA RÈGLE ET L'EXCEPTION

« *Il y a la culture qui est de la règle.  
Il y a l'exception qui est de l'art.* »

Jean-Luc Godard

*Suite à son changement de direction, l'ENSAPC vit cette rentrée s'installer un nouveau cours de professionnalisation, remplaçant la proposition jusque-là assurée par Olga Rozenblum. Ce cours, obligatoire en deuxième année, est désormais pourvu par Guillaume Breton, responsable de la galerie YGREC.*

*Dès la première séance (vendredi 11 octobre), une certaine inadéquation avec l'optique de nombreux élèves se fit sentir : le cours se faisant peu ou prou exposé des règles du marché, manquant sans doute de nuance, de pas sur le côté, de dimension critique, et dans sa globalité, ne correspondant pas aux outils qu'aurait aimé recevoir un certain nombre d'élèves pour envisager leur avenir.*

*La séance du 9 novembre (troisième de l'année) surenchérit encore dans ce sens, étant un cours de communication en bonne et due forme, balayant en surface un certain nombre de clefs : une manière de faire, de dire, de présenter, pour que ça marche, pour attirer des yeux, bien réseauter et ne pas se décourager quand notre post Instagram moins de likes qu'à l'accoutumée. Comme lors du premier cours, l'intervention de quelques élèves exacerbé-e-s permit d'ouvrir des nuances dans ce paysage si sûr de lui. Il y eut ainsi quelques embryons de débat sur les implications sociétales de ces modes d'action et de pensée. Enfin nous pouvions sortir du cours avec l'idée que les choses n'étaient pas forcément comme elles nous étaient exposées.*

Il n'est pas étonnant, en vue des dynamiques qui pèsent sur les écoles d'art, que le "séminaire de professionnalisation" soit bien vite devenu un "module de professionnalisation", passant ainsi du champ lexical des graines, des germes (puisque *séminaire* c'est *semer*) à celui de la règle, du mode : il ne s'agit plus de donner des outils, mais d'énoncer des règles et d'en fournir des clefs... Et, donner des clefs, voilà qui peut sembler intéressant, à moins de se rappeler bien vite qu'une clef, c'est une serrure pré-déterminée. Et qu'en revanche, une boîte à outils nous laisse, si tôt que l'on sait s'en servir, le choix des portes que nous allons ouvrir. C'est tout cela que la règle : se dire qu'il n'y a qu'un seul chemin, qu'une seule manière de faire, qu'un paradigme et vouloir tout y conformer. Dans bien des cas, cela signifie *aliéner*.

Ce nouveau cours de professionnalisation avance sous le manteau du constat *neutre*, sans une seconde en peser les implications politiques, le projet de société placé en perspective. Ce flirt avec le statu quo est le symptôme d'une aliénation certaine : défendre la règle qui pourtant nous étouffe, car nous y plaçons tant d'énergie, car nous y évoluons, car c'est la seule chose que nous puissions sembler

avoir. Cela relève aussi plus simplement d'un manque de vision globale, de considération pour le *faire société* : grands impensés de l'ultralibéralisme.

C'est précisément ce qui est en jeu avec ce cours et ce pourquoi nous le remettons en cause. Il pose comme normal un état de société inerte, le présente comme acquis, comme simple état des choses. Il le relaie, et par l'enseignement, sa verticalité, l'absence de porte de sortie, contribue à nous aliéner. C'est-à-dire qu'en nous exposant à ces règles, en nous les faisant intégrer progressivement, il contribue à nous y faire soumettre (ne serait-ce que par *effet de simple exposition*). Il convient ainsi à nous y faire adhérer, quand bien même ces règles seraient contraires à nos principes, voire à notre intérêt ou à notre émancipation.

C'est appuyer sur la prédisposition des élèves en école d'arts à se soumettre à l'ultralibéralisme : au travail sans salaire, à la dépossession progressive ou à la possession "sous condition" de nos forces de production et d'action sur le monde. Cela se constate au sein même du module de professionnalisation, puisque suite à la sollicitation étudiante, la charge de trouver et proposer les intervenant-e-s plus proches des demandes en présence a été déléguée aux élèves-mêmes. Ces mêmes élèves qui durent apprendre plus tard, proposition faite, que tout changement était impossible, que le budget était clos, l'agenda fixé, et qu'à la rigueur cela serait à retenir pour l'an prochain (le cours n'étant pourtant obligatoire qu'un an). Que fait-on de l'investissement de ces élèves ? Quel genre de cours est-ce là ? On y professe plus qu'on y enseigne, et les indignations des élèves y sont accueillies - ou plutôt récupérées - comme si elles étaient cherchées, bienvenues, sollicitées... Quel genre de pédagogie est-ce là ? Tant de questions n'y sont pas posées : Quel monde impliquent les règles du marché qui nous sont exposées ? Comment faire face à cela pour trouver ou construire un mode de relation et d'existence qui nous convienne davantage ? Quelle société nourrissons-nous ? Quelle société créons-nous ?

C'est certes une question d'indignation, d'indignité, puisque cela n'est que traîtrise au projet de l'école (*à moins que celui-ci n'ait changé*) qui ne se trouve pas, semble-t-il, dans la précarisation, le libéralisme, et de fait la discrimination. Car ne perdons pas de vue qu'une société de la règle est une société violente.

Mais avant cela, sans doute, c'est une question de cohérence. Nous, jeunes artistes, évoluant dans un monde moi si de toute part par le libéralisme, lequel vient même à condamner notre futur - plus incertain que jamais - ne pouvons nous résoudre à le voir s'installer encore dans notre école, tenter de nous *instruire*, venir nous raconter ses petites histoires, sans y faire quelque chose. Nous ne pouvons pas le tolérer. À moins, qu'à notre tour, nous ne commençons à devenir aliéné-e-s.



# GOOD 4 A GIRL - Questionnaire

Combien y a-t-il des personnes racisées\* dans ma classe ?  
.....

Combien de y a-t-il de femmxs dans ma classe?  
.....

Combien y a-t-il de femmxs dans ma hiérarchie ?  
.....

Combien y a-t-il de personnes racisées dans ma hiérarchie ?  
.....

Combien y a-t-il d'histoires LGBTQ + dans mes cours d'histoire ?  
.....

Combien d'histoires non-occidentales dans mes cours d'histoire ?  
.....

Combien de personnes racisées dans mes cours d'histoire?  
.....

Combien d'hommes dans mes cours d'histoire?  
.....

Combien de femmes dans mes cours d'histoire?  
.....

Combien designers racisé.e.s puis-je nommer?  
.....

Combien de studios non-occidentaux puis-je nommer?  
.....

Combien de femmxs dans mon studio préféré ?  
.....

Qui sont mes modèles ?  
.....

\* Est racisé.e celle ou celui susceptible d'être assigné.e à une catégorie raciale, c'est-à-dire perçu.e comme appartenant à un groupe altérisé, distinct du groupe majoritaire (...). Le qualificatif ne désigne donc pas une qualité de l'être, mais une propriété sociale. Non pas une identité, mais une position dans la société, résultant d'un processus collectif : la racisation.  
Source : <https://fr.wiktionary.org/wiki/racis%C3%A9>

Luka était venu me voir à l'école le 15 Juin, jour des oraux de première année. J'étais inscrit à l'école depuis un an et lui, squattait l'école des jours et d'autres. On boit un café ensemble au premier étage aux côtés de quelques étudiants en sueur tous ici pour le concours.

«..Numéro 28! Annabelle! C'est à vous.»

Le stresse monte autant que les étudiants paniquent à l'idée de montrer leur travail. Les numéros défilent, défilent, défilent.

«Numéro 31! Timothée... Timothée ? Y'a-il un Timothée ici ?» «Oui! C'est moi.» Dit Luka.

Il passe donc le concours à la place du dit Timothée, à l'aide d'une clé USB avec son film :

JOYEUX NOËL (<https://www.youtube.com/watch?v=aQ70bC27vaE>), ainsi que quelques musiques non mixées. Le 15 Juin, Luka est sélectionné au concours d'entrée sous le nom de Timothée.

*Présente toi.*

J'fais des films, principalement cinéma no-wave, cinéma structurel, culture punk. J'viens d'un milieu artistique violent fait d'attentats cinématographiques (rires). J'ai un groupe de noise, un groupe de techno.. Du grand n'importe quoi.

*Pourquoi t'as fait ça ?*

Ça faisait déjà assez longtemps que je squattais aux Beaux-Arts et ça me convenait parfaitement comme situation, j'étais pas dans l'idée de m'inscrire ou passer le concours. Je poirautais là par soutien pour les potos qui passaient le concours, et à vrai dire je me faisais un peu chier.. Y'avait pas grand chose aux alentours puis la situation s'est présentée et j'ai pas réfléchi, j'ai agi au tournant et me présentant sous le nom de Timothée.

*Qu'est ce qui t'a poussé à agir?*

Ah, bah.. C'était pour la blague.

*Et ce Timothée tu comptes le rencontrer ?*

L'histoire prend une telle ampleur qu'il faudrait bien un jour que je retrouve ce gars. Mais je connais rien de lui, aucun souvenir d'un quelconque nom de famille. J'ai demandé aux premières années si personne n'avait vu de Timothée, (y'en a certains qui m'ont d'ailleurs redirigé vers moi-même vu que je me suis présenté comme tel). Aucun d'entre eux n'avaient croisé de Timothée, du coup ça rendait la tâche un peu compliquée.. Évidemment si ça se passe bien, il faudrait ramener ce gars et qu'on présente nos travaux ensemble. Ou alors, si jamais j'arrive au bout de cinq ans à chercher le diplôme, toujours sous le nom de Timothée, je retrouve le gars et j'lui offre. Là ça serait la meilleure blague!

*Tu voulais pas passer ces concours là par rapport à l'ambiance de ces écoles?*

*C'est quoi ton point de vue sur ce genre d'institution ?*

Pour moi c'est absurde et politiquement nul que toutes les écoles soient

pas comme Cergy, dans le sens où tu restreins plein d'actions souvent par «question de sécurité». À l'époque où ma mère était à Olivier de Serres et qu'elle squattait aux Arts-Déco, elle rentrait comme dans un moulin, y'avait pas de restriction, comme ce que j'faisais moi à Cergy l'an dernier. Avec le nouveau système mis en place, pénétrer l'école va être impossible pour moi et d'autres gens qui veulent participer à un cours librement/agir au sein de l'école ou même juste boire une bière avec les copains. Faudra réussir à prouver que t'es un intervenant pour une coordi ou autres magouilles en tout genre.. C'est ça, ou rester au pas de la porte. Dans le truc des cours aussi, ça me paraît bizarre que les élèves fassent pas de cours. Ça pourrait être un ouvrage à possibilités.

*Ouai après y'a des élèves qui ont déjà fait des cours à Cergy..*

Peut-être.. Je connais pas Cergy sur le bout des doigts mais typiquement j'ai pas l'impression que dans d'autres écoles d'art y'a des élèves qui se décident à créer des cours/ateliers ou autre pour élargir les possibilités.

Même faire un truc qui peut être très bien comme pas, on s'en branle. Juste cette idée d'échelle comme quoi c'est un prof qui te dirige et toi t'es là pour apprendre donc t'es pas forcément légitime à l'ouvrir, ça crée rien de bon. Mon père disait par rapport au squat qu'il a créé à Sèvres: «C'est la suite logique des Beaux-Arts». C'était un endroit où les gens faisaient des sortes d'ateliers bizarres, tous les gens montaient des trucs en tous genres comme une école d'art mais sans hiérarchie professorale. Tout le monde à échelle égale.

*Et toi tu comptes continuer ton «intrusion» dans l'école, à travers quelques moyens ?*

Que je sois sur papier élève ou pas élève ça va pas m'empêcher d'aller en cours. Je squatterais encore et toujours dans l'école, à me balader dans les couloirs et faire mes trucs dans les ateliers.

L'acte de Luka démontre bien le paradoxe freinant auquel des écoles comme Cergy peuvent se confronter. En mettant en place un système hiérarchique laxiste, des failles se forment. Les failles d'un système hiérarchisé - «militaire mais cool». Un système qui oscille entre l'ouverture à tous mais intégrée à une réglementation stricte. Paradoxe qui mène donc souvent vers des solutions de ruses ou en tout cas vers la construction de chemins sous-terrains et alternatifs pour pouvoir agir selon notre bon vouloir. Des ruses d'ailleurs encouragées par le corps administratif dans cette logique du «Tant qu'on ne voit rien on ne sait rien» et dans ce cas-là effectivement, Luka s'est faufilé sous terre et a agi en dehors de tout cadre.

L'école d'art au fur et à mesure des années est devenue un luxe à atteindre, comme un luxe d'oisiveté, une porte de sortie à la société, où vont pouvoir se retrouver des gens qui pensent le monde à travers une expression personnelle, se retrouvant à travers un lieu d'échappatoire commun. Alors une sélection se met en place pour concrètement savoir «Qui est le plus légitime à pouvoir échapper aux hiérarchies d'un système et construire le sien au sein d'un cercle fermé?». Les étudiants se démènent d'arrache-pied pour atteindre ce graal, quitte à se tuer à la tâche... pour au final se reclure d'autant plus dans ce cercle artistique uniquement nourri de sa propre matière.

No Ideas but in Things (Williams Carlos Williams's) L'extérieur fait vivre l'intérieur en digérant les différentes données amassées, c'est ainsi qu'un renouvellement s'opère.

Free 08:15 46 %

< Notes

J'arrive en retard,  
occupée à tout plein de légèretés  
d'ailleurs, et me voilà vomie  
par la porte de l'auditorium sur  
une place intranquille vers  
la gauche. /// Notes positives :  
j'y ai pu charger mon téléphone  
à souhait et allonger au sol tout  
de gris moquette mon corps agité  
par la bougeotte à laquelle on  
associe généralement des 'vers  
dans le cul'.

Je garde longtemps mon bonnet,  
« plus qu'à l'ordinaire ! » me dis-je,  
surprise de ce besoin réconfortant  
de chaleur encéphalique. Mes  
oreilles entendent des mots jetés  
dans une ambiance absolument  
figée (occouardnesse comme



Free 08:15 46 %

< Notes

Grâce à cette douce consolation  
qu'exceptionnellement je prends  
sucrée, lactée ET chocolatée (ah !  
Le Capuchino ! Un emblème de  
culture italienne, valeur sûre de la  
boisson chaude et allié de plus d'un  
moment difficile).

Je suis perdue. Mon gobelet a un  
fond bien trop proche de son propre  
bord, mes camarades sont bien  
loins de me prendre dans leurs bras  
et je suis en froid avec ma môman.  
Je n'ai aucune stratégie pour  
appréhender ce qui s'avère être,  
effroi ! L'équivalent intellectuel  
d'une agression (collective ?)  
morale et existentielle avec  
pénétration lexicale toxique.  
Dis papa, c'est quoi un viol ?



Free 08:15 46 %

< Notes

disent les anglo-saxons. Couard...  
intéressant). Présents : les timides,  
les gentils, les peureux, après tout,  
ceci est de rigueur. C'est 'le petit  
doigt qu'on veut pas dans cet  
orifice-là' des choses universitaires  
j'imagine. On ferme les yeux et on  
attends que ça passe en se disant  
que ce petit doigt-là a du en voir  
d'autres, mais que bon, quand  
même c'est pas très confortable,  
et puis, tiens, je me demande  
s'il est propre ? Oh en tout cas la  
température en est convenable et  
ainsi de suite au fil des pensées  
ayant libre cours durant tout  
examen médical intrusif. /// Notes  
positives : le café est à une porte  
prêt et à trente centimes seulement.



Free 08:16 46 %

< Notes

Je me sens sale.



■ Aa ✅ + ⌂ ×

Je | Coucou | C'est



Free 08:16 46 %

< Notes 

Putain ça fait quatre jours et j'ai encore du mal à dire. Les autres parlent, je ne comprends vraiment pas tout, pourtant ça m'ôte un peu de la grosse épine qui me fais saigner à mort le pied dans mes super dr Martens toutes blanches que j'ai eues pas chères parce qu'il y a une petite fermeture éclair dessus. Moi ça ne me dérange pas, elle ne se voit pas tellement. Je ne suis même pas obligée de faire mes lacets du coup, c'est tout bénéf'. Vive l'assemblée générale. En tout cas je me sens un tantinet moins ballottée entre mon affaire intime de virilité toxique à Paris (pas grand chose, juste ma main sur une bite mal venue et une image

Free 08:16 46 %

< Notes 

Avec toute cette agitation, je crois bien que j'ai instauré une addiction en milieu scolaire au pire café de la machine du hall, qui est l'équivalent liquide d'un werther's du fond de la boîte à gant de la clio de Grande-tante Christiane. (Disons que je n'apprécie que très moyennement que l'on me remarque lorsque, pleine de honte, j'appuie pour la 4e fois de la journée sur le bouton 'café caramel! I know...')

Évidemment on croit que je m'en tire en étant toute d'humour vêtue et pourtant, quand viens l'hiver, j'ai le poil qui se dresse comme tout un chacun - mais juste pas sur le torse parce que je manque

Free 08:16 46 %

< Notes 

de viande dans la face de mon petit estomac sans mammifères, tout aussi sympathique, à suivre...) et la démonstration abusive d'une force bien assise 1 - que je n'ai jamais comprise, il faut bien le reconnaître 2 - dont le fauteuil de type bergère, de style Louis je-ne-sais pas combien, tapissé de toile de je-ne-sais d'où, bien que bénéfiant d'une valeur monétaire tout à fait impressionnante sur le marché des vieux trucs pas utiles, ne m'a étrangement jamais donné l'envie de m'y blottir pour mon Friends-choco-chamallow du dimanche. Ni pour mon tarot-miso-spiruline du lundi d'ailleurs. Parce que, la vérité, j'ai failli tout mélanger.

Free 08:16 46 %

< Notes 

de testostérone. Je dirais même que j'ai la triste sensation d'avoir encore cru à la théorie des couches (« si tu cumules assez de sous-t-shirts, t'as pas froid, sur la tête d'uniqlo frère »). Je suis un bloc de glace en voie de décongélation et cette saison polaire est placée sous le signe de la, attention ça sors, PROFESSIONNALISATION.

-NONO.

Pfffffiouuu mais c'est quoi la recette ????????????

Certitude : ils sont obnubilés par la recette.

Cui ! Cui ! Suis-je cuit ? Oui ? Non. Mais vous, vous êtes qui ?

Certitude : ils nous prennent pour des pigeons.

L'ancêtre c'est Orphée, nous savons chanter, nous saurons vous faire chanter.

Le cuit cuit

Maintenant

Il est logique de renverser le rapport hiérarchique, c'est aux artistes de créer l'école d'art et non l'inverse :)

Exemple tout frais tout beau :

Bravo à l'ENSCI en chantier d'avoir foutu la merde dans les plans étatiques, nos fientes sur Fenz, Ça devrait l'répaître un bon moment le bougre,

Rappelons que depuis Menzoni la merde d'artiste c'est des €€€€€.

Sérieusement

Ils nous prennent pour des pigeons.

Arracher nos ailes d'artistes, c'est quoi l'idée ? C'est : aucune idée.

Trouve-t-on la culture en son ministère ?

Non .

Laissez-nous faire, c'est ainsi, nous nous faisons.

Fini la dictée

fini la leçon

fini l'infantilisation.

Il faut l'accepter.

Remarque, si je donne raison à Thomas de Quincey, notre cher ministre Franck Riester est un artiste.)

De l'assassinat considéré comme un des beaux-arts

Ils peuvent bien nous retirer du budget, moi je vais vous la donner la recette.

La casserole boue et le couvercle sante

La pensée de l'artiste ne saurait être prise en étau - pas même plongée dans son eau.

Vapeurs d'âmes, prolifération de OH ! Têtes tournées vers le haut pour apprendre des tempêtes.

Pas la peine de remettre un couvercle, l'année dernière, c'est tout un semestre sans dirlo, la danse passionnée de nos pensées assaillies s'est condensée en un mouvement **solide**.

De la matière à réfléchir a été réfléchie et MAIS eh oh QUOI ça reprend les provocations ?? AHAH bon ... bon .....

Éclatement des bulles, rien à foutre des subprimes, écoles d'art en lutte, assemblées générales prolifiques, réactions alchimiques, exigences politiques, c'est tout naturel, nous ne nous laisserons pas faire.

Nous en sommes la preuve

La casserole où l'on boue, l'école d'art, ne peut être que le cadre de notre émancipation.

Vouloir nous mettre En Marche est inutile, nous marchons déjà, et pour ma part, il s'agit de vous rentrer dans le lard, artiste précaire, c'est là dalle qui m'anime.

Bon mais certes cadre, émancipation, cadre .. la question reste complexe.

→ Demander aux peintres comment l'on s'émancipe au sein d'un cadre

Il est vrai que l'acte même de faire à manger est enfermé dans son cadre, on dit cuisiner.

Si une cuisine nouvelle mérite de sortir de la cuisine - en cela, la méthode du workshop est bonne, il s'agirait de ne pas la voir s'amoindrir - ça n'est pas non plus pour finir à la salle à manger.

Nous ne sommes pas des biens consommables et nous ne souhaitons pas le devenir.

Nous sommes des êtres sensibles qui abordons le monde par le sensible, nous sommes là pour le dire dans un pique-nique au soleil, pas dans la salle à manger, pas dans la cuisine.

Dans un monde aussi froid et oppressant que le nôtre

Tout ce que l'on demande c'est de la chaleur

Tout ce que l'on demande c'est des forces, des forces ou rien

Alors on vous prévient, ne nous forcez plus jamais à rien.

(À BON ENTENDEUR!!!)

# REMOVING THE MENTION OF GENDER

0x0B

A sense of the world's volatility and artificiality seems to have faded from contemporary queer and feminist politics, in favour of a plural but

static constellation of gender identities, in whose bleak light equations of the good and the natural are stubbornly restored. While having (perhaps)

admirably expanded thresholds of 'tolerance', too often we are told to seek solace in unfreedom,

staking claims on being 'born' this way, as if

offering an excuse with nature's blessing. All the while, the heteronormative centre chugs on.

XF challenges this centrifugal referent, knowing full well that sex and gender are exemplary of the

fulcrum between norm and fact, between freedom and compulsion. To tilt the fulcrum in the direction

of nature is a defensive concession at best, and a

retreat from what makes trans and queer politics

more than just a lobby: that it is an arduous

assertion of freedom against an order that seemed

immutable. Like every myth of the given, a stable foundation is fabulated for a real world of chaos, violence, and doubt. The 'given' is sequestered into the private realm as a certainty, whilst retreating on fronts of public consequences. When the possibility of transition became real and known, the tomb under Nature's shrine cracked, and new

Post graduation path: university / school preparation year... Please specify the institution, dates and city:

Major: \_\_\_\_\_

Institution/city: \_\_\_\_\_

# CHANGING OF TERMS MOTHER AND FATHER FOR PARENT1, PARENT2, PARENT3, ETC.

histories—bristling with futures—escaped the old order of ‘sex’. The disciplinary grid of gender is in no small part an attempt to mend that shattered foundation, and tame the lives that escaped it.  
The time has now come to tear down this shrine entirely, and not bow down before it in a piteous apology for what little autonomy has been won.

## Laboria Cuboniks

Name MOTHER:	
Profession:	
E-mail:	
Adress	
Number	
Person to contact in a case of an emergency:	Number:

**XENOFEMINISM (XF),  
a politics for alienation**

## Self Entrepreneur Poem

à fière allure  
les mots s'alignent  
aux événements  
FacebookInstagramWhatsApp

sans verbe  
sans pleurs

s'est employé approuvé

a bien traverse la rue  
a bien trouvé du travail

fin de phrase  
mise à profit  
pleine page

rentabilisée  
à coups de talons  
sur carrelage  
sous-entendus filent droit

cinq secondes obligatoires de publicité youtube sans l'aide de personne

s'est écrit tout seul

sans diffuseur  
sans designer  
sans lecteur  
sans auteur

# sacré bon poème

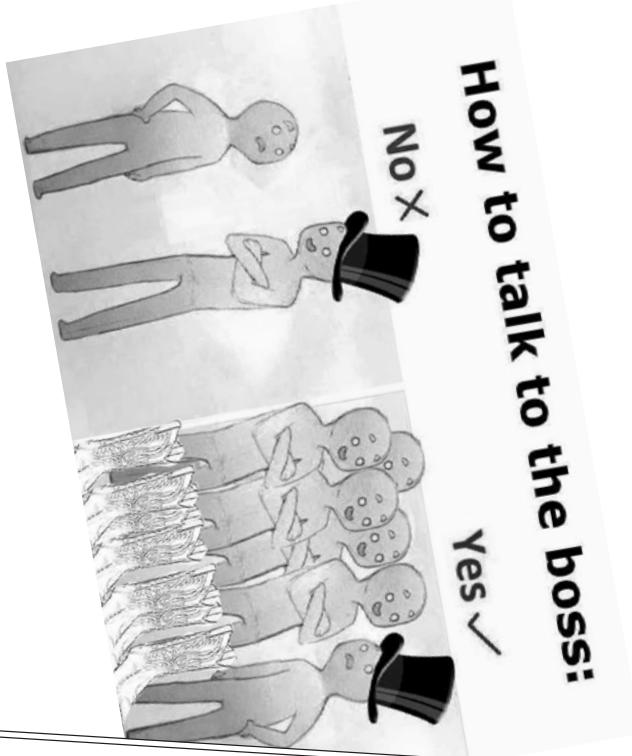
me  
les influenceurs en  
meurent  
l'astérisque xe s'allonge

language circulates in money  
money circulates in language  
all in  
take in  
vos risques et périls

# Show 3:

Pour nous contacter, ou participer à

show.revue@protonmail.fr



**R**emerciements :  
Léon de Castille  
Brenda Walsh

**Show** est une revue étudiante participative créée à l'ENSAPC en 2019.

Chaque exemplaire de Show 2 coûte 0,80 euros à produire.  
Imprimé à l'ENSAPC en Janvier 2020.

